

régnaient entre leur pauvre demeure et les vêtements splendides de leurs hôtes. Le noble étranger redemandait encore l'enfant quand, se tenant par la main, trois jeunes bergères rentrèrent à la chaumière. La dame tressaillit et les reçut avec empressement ; puis elle les envisagea tour à tour. Rien dans leur costume n'aurait pu lui révéler l'enfant que son regard demandait, si une croix dans le centre de laquelle brillait un portrait ne lui eût désigné le signe qu'on lui avait indiqué. Cette enfant n'était plus mystérieuse pour elle, et ses bras l'avaient déjà serrée avec amour avant le moment où Jehan la confirmait dans cette reconnaissance.

"Honneur, Noël à vous, puissante dame," s'était-elle écriée ; "honneur à notre suzeraine," avait répété l'entourage du comte. Et la timide orpheline se trouvait entourée des soins les plus délicats. Une parure brillante remplaça ses habits de bure ; à son humble coiffure bressane succéda un bandeau chargé de pierres, et son cou s'entoura d'une rivière de diamans. Mille pièces d'or roulaient sur la vieille table de chêne, et l'orpheline tremblante, dont le regard et le cœur s'efforçaient en vain de s'attacher à Jehan et Marie, à ses sœurs aînées, se vit comme arrachée malgré elle aux étreintes de sa famille d'adoption, et fut conduite dans le char magnifique qui l'attendait : puis, l'équipage roula et disparut, à l'horizon....

Sur les confins de la province, au bord du Léman, s'élevaient les tours d'un antique château. Autour de ses murs le lac étend ses vastes ondes à une profondeur de mille pieds ; c'est ce qui a mesuré la sonde du haut des blancs créneaux que les flots environnent. Chillon, jadis demeure féodale des ducs de Savoie, palais superbe qui se décora si souvent pour les fêtes somptueuses, pour les brillantes cérémonies du moyen-âge, pour les pompes de la chevalerie, Chillon, dont un poète (lord Byron) immortalisa les souvenirs, et encore assis sur son rocher, avec ses murs, ses grandes salles, ses prisons, ses poutres noircies. C'était en 1272. Tout ce que la cour des comtes de Savoie avait de plus magique était réuni dans l'enceinte du château plus que gothique. Ce jour-là, les vives acclamations, le bruit des cors, des trompettes et des instrumens sonores retentissaient au loin. Une grande fête s'y donnait. Philippe de Savoie, archevêque élu de Lyon, amenait au pied des autels un jeune prince, Amé IV, son neveu, et une jeune et noble héritière, dont la Bresse avait été le berceau, et où son enfance s'était écoulée dans l'obscurité, quoique son nom rappelât les plus beaux titres de gloire dans ces contrées. C'était Sybille de Baugé, l'auguste et unique rejeton de l'ancienne maison des puissans seigneurs de la Bresse. L'infortune l'avait d'abord mise au rang des orphelines, mais le ciel, jaloux de favoriser l'innocence, avait permis que le mystère de l'iniquité fût révélé, et Sybille, la jeune fille des sires de Baugé, dans une solennelle circonstance, voyait son sort se lier à celui du jeune Amé. L'évêque de Genève bénit leur alliance, qui réunit le magnifique apanage de l'orpheline aux riches espérances du comte Amé, la Bresse à la Savoie.

Tous les vassaux, tous les seigneurs relevant de la nouvelle couronne qui venait de se former des flurons des insignes de la Savoie et de ceux de la Bresse, vinrent se prosterner tour à tour et prêtèrent le serment de fidélité à leurs nouveaux suzerains. Pendant que le ravissement tenait en suspens tous les esprits, Sybille sentait se projeter dans son cœur des contrastes, à l'influence desquels son âme pouvait à peine se soustraire.

La pensée lui rappelait sans cesse des jours humblement écoulés dans l'oubli des grandeurs. C'était un prodige qu'elle ne se pouvait expliquer, un charme qui lui rendait plus

inexplicable encore l'empressement qu'elle voyait autour d'elle et qui agissait comme un prisme sur son regard.

Dans une vaste cour d'armes, préparée par les soins des nombreux varlets du comte, avaient été étalées dès la veille les bannières de la maison de Savoie. C'étaient celles d'Amé et de Baugé, portant azur au lion d'hermine ; à côté, se dessinaient sur de riches tentures le portrait de Sybille tenant une rose à la main, car elle avait choisi elle-même cet emblème délicat. Plus loin, c'était un riche paysage représentant un joli village de la Bresse, avec ses bois, ses prairies, son château, ses nappes d'eau bleuâtres. Le sceau des seigneurs de Baugé, portant un coursier avec un cavalier, sur la main duquel était un faucon. Le tout était entrecoupé agréablement par d'ingénieuses devises tracées en lettres d'or. Aux colonnes du portail, sculptées avec art, étaient appendus des faisceaux d'armes flamboyant aux rayons du soleil ; elles étaient le signe d'un tournoi. Deux seigneurs présentèrent chacun un de leurs sujets qui devaient se disputer l'honneur de la victoire. C'étaient le marquis de S... et le marquis de F..., de la province de Bresse. Ce dernier avait dans les rangs de ses serviteurs un vigoureux écuyer, dont le bras maniait avec force et dextérité la francisque. Il l'opposa au Piémontais qui'avait amené le marquis de S....

Les deux rivaux apparurent sur la scène. Le Piémontais se présenta d'abord : il était grand et revêtu de sa cotte d'armes ; il salua son juge, auquel il remit sa hache, surmontée d'une pointe et garnie d'un côté d'un bec de faucon, et de l'autre d'un mail rond ; son rival s'élança de son pavillon, portant sur l'estomac les armes de son maître, muni de toutes pièces, la visière de son heaume baissée, et vint s'incliner devant le comte Amé, qui reçut de lui sa francisque au large taillant, et la lui rendit selon l'usage accoutumé. Les devoirs étaient remplis, les cris s'étaient fait entendre, les cérémonies étaient accomplies ; le juge, vêtu de sa longue robe de satin bleu et de son pourpoint eramoisi, éleva les bâtons qu'avaient déposés les deux champions, et la lutte commença. Tous deux, après s'être signés, élevèrent leurs armes. Le Piémontais, ayant sa droite munie d'une rondelle, frappa de sa hache sur la visière de son rival : celui-ci vint avec adresse, et l'on n'entendit que l'acier qui grinça sur le fer. L'écuyer aux armes du marquis de F.... répondit avec vigueur à ce premier choc, et tous les deux luttèrent long-temps, faisant passer dans les spectateurs toutes les craintes, toutes les pensées généreuses qui les animaient. Enfin, le Piémontais reçut un coup de mail sur le bras droit et le sang coula : un cri fut poussé et le combat cessa. Sybille s'était voilé le regard à la vue du sang ; le juge éleva les bâtons d'armes, et le vainqueur fut proclamé.

Le marquis de F... s'approcha et vint saluer le comte. Amé le fixa :— Que demandez-vous pour ce beau fait de votre serviteur ? lui dit-il ; dites en ce moment la grâce qui vous agréera en nos états de Bresse.

— Une seule, reprit le marquis, une seule, beau seigneur.

— Laquelle ?

— De m'octroyer le droit de punir à mon gré et plaisir deux ou trois piteux ladres gisans en votre seigneurie de Bresse, rôdant comme des oiseaux funèbres, inspirant la terreur à tout notre voisinage.

— Qu'il soit fait ainsi et à votre volonté !...

La joie fit place à d'autres fêtes. Le soir, le château resplendit de mille feux se répandant au loin sur la surface des eaux comme

des étoiles dans un bleu firmament. Plusieurs jours suffirent à peine pour épuiser la magnificence de cette pompe vraiment royale.

Plus tard, le char de Philippe de Savoie le ramenait dans son palais de Lyon. Philippe avait le secret de mouvoir les grandes affaires ; aussi, la Bresse dut-elle à sa main d'échapper à une foule de petits seigneurs, dont les ambitieuses convoitises l'auraient jetée dans un état perpétuel de guerre.

Le marquis de F..., plus empressé que Philippe, les avait devancés par son retour dans ses terres. Le lendemain de son arrivée, il mit à exécution les funestes desseins qu'il roulait dans son esprit. Une des plus brillantes couronnes venait de lui échapper ; et c'était la fidélité d'une humble famille, d'un pauvre serviteur des Baugé, qui l'avait arrêté dans ses sanguinaires prétentions. Bientôt une chaumière de villageois vénérée dans la sirie de Baugé fut détruite ; un donjon où gémissaient quelques lépreux reçut plusieurs hommes, en attendant le signal de la mort.

La couronne d'Amé et de Sybille s'orna, depuis, des brillans succès du comte de Savoie ; car Philippe expirant déposa dans leurs mains ses augustes prérogatives. Des gloires nombreuses se groupèrent sur leurs fronts. Dans le Montferrat, Amé, soutenant la cause des Astérans persécutés, voyait les ennemis tomber à ses pieds. Quelques jours après, deux puissans seigneurs lui faisaient hommage-lige de leurs états, le marquis de Saluces et le comte de Genève ; sa valeur enfin se reflétait sur toutes ces grandes scènes de son siècle ; les simples s'inclinaient sur son passage, les rois recherchaient son all'ance, et la renommée plaçait à côté de son titre de comte le surnom de *Grand*. Cependant, au sein des somptueux palais des comtes de Savoie, au sein des plaisirs dont l'entourait une flatteuse destinée, Sybille nourrissait dans son cœur un regret. Plusieurs fois elle avait fait rechercher dans les plaines tranquilles de la Bresse la famille d'un homme des champs, à laquelle ses affections étaient à jamais vouées. Elle avait une large dette de reconnaissance à acquitter. Loin de combler ses désirs, la gloire et l'opulence l'attristaient par le contraste des souvenirs d'une vie plus simple.

Après de longs désirs, après des soupirs empreints de la plus vive générosité, son bonheur allait recevoir le plus doux accomplissement qu'elle eût ambitionné. Elle devait revoir la Bresse, ses champs, ses guérets, ses toits champêtres et ses naïfs habitans. Comme il fut beau le jour où, entourée de sa cour, elle revenait jouir du magnifique héritage que lui avaient légué ses aïeux, et qu'ils avaient défendu avec courage, tantôt contre les comtes ambitieux de Mâcon, tantôt contre les seigneurs de Beaujeu ! Elle n'avait pas connu son père ; sa mère n'était plus, mais elle devait retrouver encore des traits chéris que rien n'avait pu altérer. Déjà son char, aux armes de Savoie et de Baugé, roulait sur le sol de la prairie. Bientôt elle vit se dessiner sur un fond d'azur, par une soirée d'automne, les tours du vieux manoir de ses ancêtres, avec leur allure féodale, leurs créneaux déjà brunis par les âges, au pied desquels s'élevaient les remparts témoins de tant de sièges, de gloire, de fêtes et de scènes historiques. Son cœur battait à la vue de la gracieuse flèche de l'église voisine, qui paraissait comme suspendue magiquement dans les airs, tant étaient délicates les colonnes sus lesquelles elle reposait, et à travers lesquelles miroitaient les reflets du soleil déjà couchant à l'horizon. C'est là que reposaient les anciens sires de Baugé, c'est là que, sous les arceaux